

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 30

Artikel: La mauvaise humeur d'Apto
Autor: Chappuis, Hermann
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189887>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
 SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR
 2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

LA MAUVAISE HUMEUR D'APTO

Je rencontrai dernièrement mon ami, le docteur Apto, chef de service à l'hôpital du Renoncement. Apto est un charmant garçon, unissant une parfaite modestie à une véritable science, chose plus rare, par le temps qui court, qu'un petit savoir joint à une grande prétention. Il se promenait le chapeau sur l'oreille, le cigare entre les dents, le sourcil légèrement froncé. A quoi pouvait-il songer ? Il m'aborda.

Ah ! tu tombes à point, me dit-il. Je te cherchais. Allons voir, à l'*Araignée qui file*, si cet excellent père Lagrillade n'a pas baptisé son piot.

Un instant après, assis dans un coin de la salle enfumée, nous devisions *inter pocula*. — Vois-tu, mon vieux, me disait Apto, l'humanité m'ennuie, me fatigue. Je ne donne ni dans la sentimentalité ni dans ce qu'on appelle aujourd'hui la sensiblerie, mais entendre et voir continuellement de pauvres diables qui geignent et qui suent la souffrance, ça m'embête ! là ! comprends-tu ?

En parlant ainsi, Apto me faisait des yeux terribles, comme s'il me rendait responsable de ce que ce monde ne marchait pas à sa guise.

C'est assez simple, n'est-ce pas ? Cela m'assomme de voir pleurer tout le jour. J'en ai assez ! — Il ponctua son discours d'un immense coup de poing sur la table, lequel fit tressaillir deux joueurs d'échecs, ses voisins. Après quoi, me présentant son épaule et rabattant son chapeau sur les yeux, il se mit à fumer furieux.

Pour l'arracher à ses idées noires, je hasardai une idée. — Dis-moi, Apto, le Tonkin...

— Ah ! j'espère que tu ne vas pas m'ennuyer avec ta politique ?

— Voyons, Apto, ne fais pas la mauvaise tête ! Si le monde va mal, tâchons, nous, d'aller bien. Tu te dis heureux de m'avoir rencontré et tu me fais une mine... Tout dans la nature souffre. C'est une loi à laquelle nul n'échappe et je ne vois pas là une raison pour disputer avec un vieil ami. Tu as quelque chose sur le cœur ?

Il n'attendait que mon invitation. Il secoua les cendres de son cigare, but une gorgée, mit ses deux épaules sur le même alignement, et me regardant fixement : Oui, la journée a été pénible. Depuis ce matin, je suis en l'air. A quatre heures, tout en maudissant ma profession, je déposai mon tablier, jurant que je ne le reprendrais plus. Au même ins-

tant on apporta trois imbéciles estropiés par l'explosion d'une dame-jeanne. Il fallut se remettre à l'ouvrage. Trois beaux garçons lardés de débris de verre et de bois. Le plus jeune, un petit Piémontais, demandait sa mère. Il voulait la revoir avant de mourir et se désolait de la laisser sans soutien. Il m'énervait, ce gamin ! Aussi pourquoi me suis-je mis en tête d'apprendre l'italien ?

A peine avions-nous recousu ces gars qu'on nous amena un croup. L'opération pressait. La mère était là. Pauvre femme !

— Monsieur le docteur, je veux rester. Je suis calme et, tant que le petit respirera, je ne voudrais pas m'éloigner. C'est mon dernier, monsieur ; j'en ai déjà perdu deux ! Oh ! je ne pleurerai pas ! Je n'ai plus de larmes ! Je ne veux pas le quitter des yeux jusqu'à la fin. Vous permettez, monsieur le docteur ?

Et il a fallu opérer avec cette femme devant soi, froide comme le marbre, blanche comme un spectre. La statue de la douleur, quoi ! Puis, alors qu'on terminait : Il ne respire plus, monsieur, c'est fini ! L'œil de la mère avait vu juste. Et le bronze s'est fondu, et le calme s'est transformé en désespoir et en folie.

C'est gentil ! c'est gai ! Je sors de la salle d'opérations. La sœur Babette m'interpelle. Il faut me rendre auprès des jeunes malades. Une jolie chambre ! de pauvres petits êtres pâlis par la souffrance, tordus comme des ceps de vigne, regardant d'un œil vague les rayons d'un soleil couchant qui pénétraient encore à travers la fenêtre, ou feuilletant, d'une main amaigrie, quelque crasseux livre d'images. Je la déteste, cette salle ! Je suis la sœur. Toutes ces petites créatures paraissent m'attendre ; les plus valides debout, les infirmes couchées ou assises sur leur lit ; tous ces airs souffreteux traversés d'un rayon de joie. Dès que je parais, un frémissement agite ce monde de moutards et, pendant que je cherche des yeux le patient vers lequel je dois me diriger, j'entends une voix bien frêle dire : « Monsieur et cher docteur, nous avons voulu vous remercier des bons soins que vous nous donnez et vous témoigner notre reconnaissance et notre affection. » J'aperçois une table sur laquelle, avec un modeste appareil, sont déposés quelques menus objets de carton : un signet, une boîte pour timbres-poste, un calendrier... que sais-je encore ? La voix frêle continue : « Nous avons tout fabriqué nous-mêmes, monsieur le docteur ! » Et les petites ombres s'agitent sous leurs couvertures ; l'une crie : C'est

moi qui ait fait le signet ! une autre : Moi la boîte ! une troisième : Moi aussi que je l'ai faite la boîte ! Alors une émotion intense me saisit. Je ne trouve pas un mot à leur répondre. Je me sauve dans mon cabinet, et là... — Eh bien ! là ? — Tiens ! je n'ai pas honte de le dire, ça m'a donné le tour et j'ai pleuré comme un enfant !

HERMANN CHAPPUIS.

FAUT-IL DORMIR APRÈS DINER ?

Grave question ! je pourrais même dire, vu la température que nous subissons, question brûlante d'actualité. Quelle époque, en effet, se prête mieux à ce doux repos du milieu de la journée, ce repos de midi, d'où lui vient sa dénomination de *méridienne* ?

Dans les pays chauds, où cette heure correspond à la sixième heure du jour (sexe) on désigne ce petit somme sous le nom de *sieste*.

Il fait chaud, on se trouve à la fin du repas, l'estomac satisfait. Peu à peu les sens tombent dans l'inaction. Puis, un engourdissement général s'empare de tous les membres, les muscles se détendent, les yeux papillotent. C'est le moment de gagner le fauteuil le plus voisin. Alors, les sensations, d'abord confuses, s'éteignent graduellement, mais la volonté veille encore ; on pourrait se réveiller. Bientôt nos idées deviennent incohérentes, la conscience de nous-même nous échappe tout à fait, nous perdons connaissance... ça y est ; la sieste a commencé.

Autant que possible, il faut que ce repos soit pris assis et non couché, et qu'il ne dure pas longtemps, un quart d'heure au plus.

Voilà pour la théorie. En pratique, beaucoup se demandent si ce repos du milieu du jour n'offre pas des inconvénients. Là-dessus les avis sont partagés. Si vous consultez le médecin Tant-Pis, il vous prouvera par A plus B que la sieste est nuisible, qu'elle alourdit les facultés intellectuelles, qu'elle est un obstacle au sommeil de la nuit, etc. Par contre, le médecin Tant-Mieux n'aura pas de peine à vous convaincre qu'elle repose le corps accablé par la chaleur et qu'elle fortifie contre les affaiblissements résultant de l'été.

Sans vouloir soulever aucune querelle médicale, j'ajouterai que le sommeil après le repas a toujours été préconisé comme offrant la meilleure façon de digérer. Les Romains, qui ont été nos maîtres en bien des choses, l'avaient sans doute ainsi compris, car l'histoire nous apprend qu'ils prenaient leurs repas à demi couchés sur des lits rembourrés appelés *triclinaires*, où la tête du dîneur assoupi devait trouver un appui facile au moment opportun. En Algérie, la sieste est réglementaire, en été, pour les soldats français. Tous les jours, de dix heures du matin à deux heures du soir, les soldats sont consignés dans les casernes, et sont astreints au repos. Défense de s'adonner à autre chose qu'au sommeil. La consigne est de ronfler.

Donc la sieste a du bon, n'en déplaise au docteur Tant-Pis. Je me plais à tendre les bras à cette coutume orientale et à voir ce petit péché de noncha-

lance remplacer la tasse ou le petit verre, ou tel autre digestif en bouteille.

LE DRAPEAU

Quel est l'homme au monde, quelle est la femme, hélas ! qui n'ait pas quelque gros ou petit péché sur la conscience ?

Il n'en est point, et personne ne songera à nous contredire.

Un modeste tailleur, n'ayant pour atelier qu'une mansarde, avait aussi de nombreuses fautes à se reprocher, sur lesquelles sa conscience paraissait s'être endormie pendant de longues années, mais qu'elle lui rappela tout à coup d'une façon assez étrange.

Elle ne les lui rappela point, comme on pourrait le croire, sous la forme d'un œil terrible comme l'œil de la Légende des siècles qui poursuivait Caïn. Non, ce fut sous une forme que vous ne supposeriez jamais. Laissons plutôt la parole au tailleur lui-même :

La nuit dernière, dit-il un jour à son apprenti, j'ai eu un songe horrible, un cauchemar qui m'a tenu dans ses serres jusqu'à mon réveil. Tu ne t'imaginerais jamais ce que j'ai vu !...

— Non, mon maître, dit le jeune homme ouvrant de grands yeux.

— Eh bien, je veux te confier ce secret, à toi qui es un brave garçon, à toi seul, Samuel, Ecoute... Ferme donc la porte à clé... Ecoute, dans mon rêve, j'ai vu la mort, la mort horrible, hideuse, grande, mince, grimaçante et portant dans ses doigts crochus un drapeau immense, multicolore, bigarré d'une infinité de couleurs diverses, qu'elle agitait devant mes yeux avec un sourire diabolique.

Ce drapeau, aux dimensions considérables, cent fois, mille fois plus grand que le drapeau fédéral ou n'importe quel autre, avait été confectionné — je n'ose presque pas te le dire, Samuel — avec tous les morceaux d'étoffe que j'ai volés à mes clients !

Ah ! vois-tu, mon garçon, j'en suis vraiment malade, et cette fatale image ne peut maintenant me quitter. Toi seul peux venir à mon aide et soulager ma conscience... Ecoute encore : Quand tu me verras sur le point de succomber, quand tu me verras sur le point de donner un coup de ciseau au préjudice d'un client, je t'en supplie, arrête-moi et rappelle-moi le drapeau ! ...

Huit jours plus tard, un client lui envoie un magnifique drap, pour un complet. Les yeux du tailleur s'illuminent devant cette superbe étoffe ; il la mesure et constate qu'on peut sans inconvénient prélever pour une paire de guêtres.

L'apprenti, qui s'aperçoit immédiatement de ce qui se passe chez son maître, s'approche timidement et lui dit à demi-voix : « Vous savez, maître... le drapeau ! ! »

— C'est vrai, tu as raison, Samuel, mais il a déjà tant de morceaux et de couleurs... qu'un de plus ou de moins... Laisse-moi faire encore cette fois, Samuel... ce sera la dernière !

L. M.